

donna l'approuvent, le compositeur et la seconda donna le critiquent, et il en résulte à la fin une dispute générale. Les castrats déguisés en femmes remplissent toujours mieux leurs rôles et plaisent toujours davantage. Véritablement, pour une troupe d'été, qui s'est rassemblée au hasard, elle est fort satisfaisante. Les acteurs jouent avec beaucoup de naturel et de bonne humeur. La chaleur fait souffrir cruellement ces pauvres diables.

Souvenirs du mois de juillet.

Après avoir vécu assez longtemps dans la retraite, loin du grand monde et de ses distractions, nous avons commis une faute qui a fixé sur nous l'attention de tout le quartier et des personnes qui sont à l'affût des événements nouveaux et singuliers. Voici ce qui est arrivé. Angélique n'allait jamais au spectacle. Nous ne lui en demandions pas la raison ; mais comme, en amis passionnés du théâtre, nous ne pouvions assez vanter en sa présence la grâce et l'habileté des chanteurs, l'effet de la musique de notre Cimarosa, et que nous désirions ardemment associer notre amie à ces jouissances, peu à peu nos jeunes gens, et surtout Bury, qui est au mieux avec les chanteurs et les musiciens, amenèrent les choses au point que, dans un moment de gaieté, les artistes offrirent de faire un jour de la musique et de chanter dans notre salle devant nous, qui étions leurs amis passionnés et leurs zélés applaudisseurs. Ce projet, souvent débattu, proposé et différé, finit par être mis joyeusement à exécution, selon le désir des jeunes amateurs. Kranz, l'excellent violoniste, le directeur de musique au service des ducs de Weimar, qui a obtenu un congé pour se former en Italie, donna bientôt à la chose une conclusion par son arrivée imprévue. Son talent vint à l'appui du désir des amateurs de musique, et nous nous sommes vus dans le cas de pouvoir inviter à une fête de bon goût Mme Angélique, son mari, le conseiller Reiffenstein, MM. Jenkins, Volpato, et toutes les personnes à qui nous devons quelque politesse. Des juifs et des tapissiers avaient décoré la salle ; le cafetier voisin s'était chargé des rafraîchissements, et, comme cela, nous avons pu donner,

dans la plus belle nuit d'été, un brillant concert, qui a rassemblé une grande foule de gens sous les fenêtres ouvertes ; et de même que s'ils eussent été au théâtre, ils ont applaudi les chants comme il faut.

Mais ce qu'il y eut de plus étrange, c'est qu'une grande voiture, qui portait un orchestre d'amateurs, auquel il avait plu de faire pendant la nuit leur ronde joyeuse par la ville, s'arrêta sous nos fenêtres et, après qu'ils eurent applaudi vivement aux chants qui partaient d'en haut, une excellente basse-taille, accompagnée de tous les instruments, entonna un des airs les plus agréables de l'opéra dont notre société exécutait des morceaux détachés. Nous applaudîmes à notre tour de toutes nos forces, le public se joignit à nous, et chacun assura qu'il avait pris part à bien des fêtes nocturnes de ce genre, mais qu'il n'avait jamais goûté, par aventure, un plaisir aussi complet.

Dès lors notre demeure, de belle apparence, il est vrai, mais tranquille, située vis-à-vis du palais Rondanini, attira tout à coup sur elle l'attention du Corso. Un riche milord, disait-on, s'y était sans doute établi, mais personne ne sut le reconnaître et le démêler parmi les étrangers connus. Assurément, si une pareille fête avait dû être payée à beaux deniers comptants, ce que des artistes avaient fait ici pour l'amour d'autres artistes, et qui s'était accompli à peu de frais, aurait occasionné une dépense considérable. Nous reprîmes aussitôt après notre vie tranquille, mais nous ne pûmes empêcher les gens de nous croire des personnes d'une grande richesse et d'une noble naissance.

Cependant l'arrivée du comte Friess vint donner une nouvelle vie aux plaisirs de la société. Il était accompagné de l'abbé Casti, qui nous divertissait par la lecture de ses *Nouvelles galantes*, encore inédites. Son débit aisé et joyeux animait au plus haut point ces peintures ingénieuses où l'originalité abonde. On trouvait aussi chez le comte Friess quelques-uns de ces littérateurs qui se produisent ici dans les cercles en costume d'abbés. Il était impossible d'avoir avec eux une conversation agréable. A peine avait-on commencé à parler de poésie nationale et cherché à s'éclairer sur quelque point, qu'on nous demandait brusquement lequel nous estimions le plus grand poète, du

Tasse ou de l'Arioste. Si vous répondiez qu'il fallait rendre grâce à Dieu et à la nature d'avoir accordé à une nation deux hommes si excellents, qui, selon les temps et les circonstances, selon les situations et la manière de sentir, nous font passer tour à tour les plus heureux moments, nous apaisent, nous ravissent, cette parole sage ne satisfaisait personne. On se mettait à relever de plus en plus celui pour lequel on s'était prononcé, et à rabaisser l'autre à proportion. La première fois, j'essayai de prendre sa défense et de faire valoir ses mérites, mais cela resta sans effet : on avait pris parti et l'on demeura dans son sentiment. Comme cela se répétait sans cesse, et que j'avais ces choses trop à cœur pour en faire un exercice de controverse, j'évitai ces entretiens, surtout quand j'eus remarqué que c'étaient là de pures phrases, qu'on avançait et qu'on soutenait sans prendre aux choses un véritable intérêt.

C'était bien pis encore quand il était question de Dante. Un jeune homme de qualité, qui avait de l'esprit et un goût réel pour cet homme extraordinaire, ne reçut pas trop bien mon suffrage et mon approbation, assurant sans détour que tout étranger devait renoncer à entendre un génie si extraordinaire, puisque les Italiens eux-mêmes ne pouvaient pas toujours le suivre. Après quelques répliques de part et d'autre, je finis par me sentir piqué, et je m'avouai disposé à lui donner raison, car je n'avais jamais pu comprendre qu'on s'occupât de ses poèmes. *L'Enfer* me paraissait abominable, le *Purgatoire* équivoque, le *Paradis* ennuyeux. Le jeune homme en fut charmé, parce qu'il en tira un argument pour sa thèse. Cela même prouvait, disait-il, que je n'avais pu comprendre la profondeur et la sublimité de ces poèmes. Nous nous quittâmes très-bons amis, et même il me promit de me montrer et de m'expliquer quelques endroits difficiles, sur lesquels il avait longtemps réfléchi et dont il avait enfin démêlé le sens.

La conversation des artistes et des amateurs n'était malheureusement pas plus instructive. Cependant on finissait par excuser chez les autres le défaut qu'on devait se trouver à soi-même. C'était tantôt à Raphaël, tantôt à Michel-Ange, qu'on donnait la préférence, d'où il fallait conclure que l'homme est un être si borné, qu'avec un esprit ouvert à ce qui est grand, il

ne parvient jamais à apprécier et à reconnaître également les grandeurs d'espèces différentes.

Si nous regrettions la présence et l'influence de Tischbein, il nous dédommageait autant que possible par ses lettres pleines de vie, d'esprit et de vues originales. Il complétait ses réflexions par des esquisses d'un tableau dont il s'occupait. On voyait, en demi-figures, Oreste reconnu par Iphigénie à l'autel du sacrifice, et les Furies, qui l'ont poursuivi jusque-là, s'éloignant aussitôt. Iphigénie était le portrait fidèle de miss Harte, alors dans tout l'éclat de sa beauté et de sa renommée. Une des Furies était aussi ennoblie par sa ressemblance avec cette jeune femme, qui pouvait servir de type pour toutes les héroïnes, les muses et les déesses. Un artiste capable de pareilles choses était fort bien accueilli dans la noble société d'un chevalier Hamilton.

Rome, le 1^{er} août.

Je suis resté tout le jour assidu à mon ouvrage, à cause de la chaleur. Ce qui me plaît surtout dans cette haute température, c'est l'idée où je suis que vous aurez aussi un bel été en Allemagne. C'est un grand plaisir ici de voir faire la récolte du foin, parce qu'il ne pleut jamais dans cette saison, et que ces travaux de l'agriculture peuvent se faire à volonté.... Si seulement ils avaient une agriculture ! Le soir, j'ai été me baigner dans le Tibre, dans de petites maisons de bains, sûres et commodés. Ensuite je me suis promené à la Trinité-des-Monts, et j'ai joui de la fraîcheur au clair de la lune. Ici les clairs de lune sont comme on les imagine ou comme on les rêve.

Le quatrième acte d'*Egmont* est terminé. J'espère pouvoir t'annoncer dans ma prochaine lettre l'achèvement de la pièce.

Sans date.

A mon retour par la Suisse, je m'occuperai du magnétisme. La chose n'est ni pure vanité ni pure tromperie. Seulement, les hommes qui s'en sont occupés jusqu'à présent me sont suspects. Charlatans, grands seigneurs et prophètes, toutes gens qui aiment à faire beaucoup de peu, qui se plaisent à dominer, etc., etc. Nous avons dans l'histoire la fameuse époque des

sorcières, dont je suis loin encore d'avoir trouvé une explication psychologique. Cette époque a fixé mon attention et m'a rendu suspect tout merveilleux.... Comment les sorcières me reviennent-elles à l'esprit à propos de magnétisme? C'est par une association d'idées tirée d'assez loin, que je ne puis développer dans cette feuille.

Hier, après le coucher du soleil (la chaleur ne permet pas de sortir auparavant), je me rendis à la villa Borghèse. Que je t'ai souhaité auprès de moi! J'ai trouvé d'abord quatre tableaux magnifiques, qu'il suffirait de copier, si l'on pouvait. Je veux à tout prix m'avancer dans le paysage et le dessin. Dans cette promenade, j'ai préparé l'achèvement d'*Egmont*. Quand je m'y mettrai, cela ira vite. Adieu! pense à moi!

Rome, 11 août 1787.

Je resterai jusqu'à Pâques en Italie. Je ne puis maintenant m'échapper de l'école. Si je reste, j'irai sans doute assez loin pour faire plaisir à mes amis et à moi. Je ne cesserai pas de vous écrire; mes ouvrages vous arriveront peu à peu: comme cela, je serai pour vous un absent vivant, tandis que vous vous êtes plaint souvent d'avoir en moi un présent mort. *Egmont* est achevé et pourra partir à la fin de ce mois. Après cela, j'attendrai avec angoisse votre jugement.

Pas un jour où je ne fasse des progrès dans la connaissance et la pratique de l'art. Comme une bouteille s'emplit aisément quand on la plonge ouverte dans l'eau, à Rome, il est facile de s'emplir, pourvu qu'on soit réceptif et préparé. L'élément artiste nous presse de toutes parts.

Je pouvais vous prédire ici le bel été que vous avez. Nous avons un ciel toujours le même, toujours pur, et, dans le milieu du jour, une chaleur effroyable, à laquelle j'échappe assez bien dans une salle fraîche. Je veux passer septembre et octobre à la campagne, et dessiner d'après nature. Peut-être retournerai-je à Naples, pour recevoir les leçons d'Hackert. J'ai plus profité en quinze jours passés avec lui à la campagne, que je n'aurais fait par moi-même pendant des années. Je ne t'envoie rien encore, et je tiens en réserve une douzaine de petites esquisses, afin de t'adresser d'un seul coup quelque chose de bon. Cette

semaine s'est passée dans la retraite et le travail. J'ai appris surtout bien des choses dans la perspective. Berschaffeldt, fils du directeur du Musée de Mannheim, a bien approfondi cette partie et me communique ses secrets. J'ai mis sur la planche et ombré à l'encre de Chine quelques clairs de lune, avec d'autres idées, presque trop folles pour être communiquées.

J'ai écrit à la duchesse une longue lettre et lui ai conseillé de différer d'une année son voyage en Italie. Si elle part en octobre, elle arrivera justement dans ce beau pays au moment où la température change, et elle s'en trouvera mal. Si elle veut m'en croire sur ce point et sur d'autres, elle s'en félicitera, pourvu qu'elle ait bonne chance. Je lui souhaite de tout mon cœur ce voyage.

Je ne suis pas plus déshérité que les autres, et j'attendrai l'avenir avec confiance. Nul ne peut se réformer, et nul ne peut échapper à son sort. Par cette lettre même, tu connaîtras mon plan et tu l'approuveras, j'espère. Je m'abstiens ici de rien répéter.

Je vous écrirai souvent, et, durant l'hiver, je serai toujours parmi vous en esprit. Vous recevrez *le Tasse* après le nouvel an. *Faust*, prenant le vol avec son manteau, sera le courrier qui annoncera mon arrivée. Alors j'aurai parcouru et nettement achevé une époque essentielle de ma vie, et je pourrai me remettre au travail selon qu'il sera nécessaire. Je sens mon esprit allégé, et, depuis une année, je suis presque un autre homme. Je vis dans la richesse et l'abondance de tout ce qui m'est particulièrement cher et précieux, et, pendant ces deux mois, j'ai enfin su faire ici un bon usage de mon temps: tout se déploie maintenant, et l'art devient pour moi une seconde nature, qui s'élanche de la tête des grands hommes, comme Minerve de la tête de Jupiter. Plus tard, je vous entretiendrai de ces choses pendant des jours entiers, des années entières. Je vous souhaite un beau mois de septembre. A la fin d'août où se rencontrent tous nos jours de naissance, je penserai bien à vous. La grande chaleur une fois passée, j'irai à la campagne pour dessiner. En attendant, je fais ce qu'on peut faire dans la chambre, et je dois chômer souvent; le soir surtout, il faut craindre de se refroidir.

Rome, 18 août 1787.

Cette semaine, j'ai dû me relâcher un peu de mon activité septentrionale; les premiers jours, la chaleur a été excessive. J'ai donc fait moins d'ouvrage que je ne désirais. Nous avons depuis deux jours la plus belle tramontane et un ciel parfaitement pur. Septembre et octobre seront, je pense, deux mois divins. Hier, avant le lever du soleil, j'allai à Acqua Acetosa. Il y a de quoi perdre l'esprit de voir l'éclat, la variété, la vaporeuse transparence et les couleurs divines du paysage, surtout des lointains.

Moritz étudie à présent les antiquités. Pour les mettre à l'usage de la jeunesse et de tous les hommes qui pensent, il les humanisera, il les purifiera de la moisissure des bouquins et de la poussière des écoles. Il a une heureuse et juste manière de considérer les choses. J'espère qu'il prendra aussi le temps d'être solide. Nous nous promenons ensemble le soir, et il me conte quelle partie il a méditée pendant le jour, ce qu'il a lu dans les auteurs; ainsi se comble aussi cette lacune, que j'avais dû laisser à cause de mes autres occupations, et que je n'aurais pu remplir que tardivement et avec peine. Cependant j'observe les édifices, les rues, le paysage, les monuments, et, revenu le soir à la maison, je m'amuse à jeter sur le papier, tout en causant, une vue qui m'a particulièrement frappé. Tu trouveras ici incluse une esquisse de ce genre : elle est d'hier au soir. C'est à peu près la vue que présente le Capitole, quand on y monte par derrière.

J'allai voir dimanche, avec la bonne Angélique, les tableaux du prince Aldobrandini, et surtout un excellent ouvrage de Léonard de Vinci. Elle n'est pas heureuse comme elle mériterait de l'être, avec son grand talent et sa fortune qui s'accroît tous les jours. Elle est fatiguée de peindre pour la vente, mais son vieux mari trouve fort agréable de voir arriver de si lourdes sommes pour un travail souvent léger. Elle voudrait, elle pourrait maintenant travailler pour sa propre satisfaction, avec plus de loisir, d'étude et de soin. Ils n'ont point d'enfants, ils ne peuvent manger leurs revenus, et, avec un travail modéré, elle les augmente encore chaque jour. Mais cela n'est pas

et ne sera pas. Elle me parle avec beaucoup de franchise. Je lui ai dit mon avis, je lui ai donné mon conseil, et je l'encourage, quand je suis près d'elle. Qu'on parle d'indigence et de malheur, quand ceux qui ont assez de biens ne peuvent en user et en jouir ! Elle a un incroyable talent, et véritablement immense pour une femme. Il faut voir et apprécier ses mérites effectifs et non ce qu'elle laisse à désirer. Est-il beaucoup d'artistes dont les ouvrages résistent à la critique, si l'on veut compter ce qui manque ?

C'est ainsi, mes bien-aimés, que Rome, le monde romain, l'art et les artistes, me sont toujours mieux connus; je vois à fond les rapports; ils me deviennent plus familiers par le commerce de la vie et le mouvement que je me donne. Une simple visite donne des idées fausses. On voudrait bien aussi, à Rome, me tirer de ma retraite, de mes occupations réglées, et m'entraîner dans le monde. Je me préserve le mieux que je puis; je promets, je diffère, j'esquive, je promets encore et je joue l'Italien avec les Italiens. Le cardinal secrétaire d'État Buoncompagni m'a fait les dernières instances, mais je me déroberai jusqu'au milieu de septembre, que j'irai à la campagne. J'ai peur de ces messieurs et de ces dames comme d'une maladie dangereuse; je me sens déjà malade, à les voir seulement passer en voiture.

Rome, 23 août 1787.

J'ai reçu avant-hier votre chère lettre, n° 24, au moment où je me rendais au Vatican, et je l'ai lue et relue en chemin et dans la chapelle Sixtine, chaque fois que je me reposais de voir et d'observer. Je ne puis vous dire combien je vous ai désirés auprès de moi, pour que vous eussiez du moins une idée de ce qu'un homme unique et complet peut faire et achever. Sans avoir vu la chapelle Sixtine, on ne saurait se faire une idée intuitive de ce qu'un homme peut accomplir. On nous rapporte et nous lisons beaucoup de choses de grands et dignes personnages, mais ici nous avons l'œuvre toute vivante sur la tête et devant les yeux. Je me suis beaucoup entretenu avec vous et je voudrais que tout cela fût sur le papier. Vous voulez savoir de mes nouvelles? Que de choses ne pourrais-je pas vous dire! Car je suis réellement un autre homme, renouvelé, complété. Je

sens se grouper la somme de mes forces, et j'espère faire encore quelque chose. J'ai médité sérieusement, ces temps-ci, sur le paysage et l'architecture; j'ai fait aussi quelques essais, et je vois maintenant où il en faut venir et jusqu'où il faudrait aller.

Enfin l'alpha et l'oméga de tout ce que nous connaissons, la figure humaine, s'est saisie de moi et moi d'elle, et je dis : « Seigneur, je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni, quand je devrais lutter jusqu'à devenir perclus. » Le dessin ne va pas du tout; j'ai pris le parti de modeler, et cela paraît vouloir réussir. Je suis du moins arrivé à une idée qui me facilite beaucoup de choses. Il serait trop long d'en faire le détail, et il vaut mieux agir que parler. Bref, tout revient à ceci, que mon étude opiniâtre de la nature, le soin avec lequel je me suis appliqué à l'anatomie comparée, me mettent en état d'embrasser d'un coup d'œil, dans la nature et dans les antiques, bien des choses que les artistes se fatiguent à rechercher en détail, et qu'une fois découvertes, ils sont réduits à posséder pour eux, sans pouvoir les communiquer à d'autres.

J'ai remis en usage tous mes petits secrets physiognomiques, que j'avais jetés à l'écart par dépit contre le prophète¹, et je m'en trouve fort bien. J'ai commencé une tête d'Hercule : si elle réussit, nous irons plus avant.

Éloigné comme je le suis du monde et des choses mondaines, j'éprouve une sensation singulière quand je lis une gazette. La figure de ce monde passe : je voudrais ne m'occuper que des relations permanentes, et, de la sorte, selon la doctrine de ***¹, mettre enfin mon esprit en possession de l'éternité.

Je vis hier beaucoup de dessins chez M. Ch. de Worthley, qui a voyagé en Grèce, en Egypte, etc. Ce qui m'a le plus intéressé, ce sont les bas-reliefs de la frise du Parthénon, œuvre de Phidias. On ne peut rien imaginer de plus beau que ce petit nombre de simples figures. Le reste offrait peu d'intérêt : les paysages n'étaient pas heureux, l'architecture valait mieux.

Adieu pour aujourd'hui. On fait mon buste, et cela m'a pris trois matinées cette semaine.

1. Lavater.

Rome, 28 août.

J'ai eu, ces jours-ci, plusieurs bonnes aubaines, et, aujourd'hui, j'ai reçu pour ma fête le petit livre de Herder, plein de nobles pensées sur la Divinité. J'ai été consolé et édifié de lire dans cette Babel, mère de tant d'erreurs et de tromperies, des choses si pures et si belles, et de penser que nous sommes dans un temps où de tels sentiments, de telles opinions, peuvent et osent se répandre. Je lirai et je méditerai souvent encore ce petit livre dans ma solitude; j'y ferai aussi des remarques, qui pourront servir de thèmes à de futurs entretiens.

L'académie française a exposé ses travaux. Il s'y trouve des choses intéressantes. Pindare, qui prie les dieux de lui accorder une heureuse fin, tombe et meurt dans les bras d'un jeune garçon qu'il aime. Ce tableau est d'un grand mérite. Un architecte a exécuté une heureuse idée : il a dessiné Rome moderne d'un lieu où elle se présente bien avec toutes ses parties; puis il a représenté sur une autre feuille Rome antique, qu'il suppose vue du même point. On sait où s'élevaient les anciens monuments; on connaît aussi la forme de la plupart; les ruines d'un grand nombre subsistent encore : l'artiste a élagué tout le moderne et a reproduit l'antique, tel qu'il devait paraître vers le temps de Dioclétien; il a fait ce travail avec autant de goût que d'étude et l'a délicieusement colorié.

T'ai-je dit que Trippel fait mon buste? C'est le prince de Waldeck qui le lui a commandé. Il est presque achevé et fait un bon ensemble. Il est travaillé dans un style très-ferme. Quand le modèle sera terminé, Trippel le moulera en plâtre, et il commencera aussitôt après le marbre, qu'il désire finir d'après nature, car, ce qu'on peut faire avec le marbre, on ne peut y atteindre avec aucune autre matière.

Angélique travaille maintenant à un tableau qui réussira fort bien. La mère des Gracques, devant qui une amie étalait des bijoux, lui montre ses enfants comme les meilleurs trésors. C'est une composition naturelle et très-heureuse.

Qu'il est beau de semer afin de moissonner! Je n'ai dit ici à personne mon jour de naissance, et je me disais en m'éveillant : « Ne me viendra-t-il rien de chez nous pour ma fête? »

et voilà votre paquet qui m'arrive et me comble de joie. Je me suis mis bien vite à lire, et j'achève et je me hâte de vous exprimer ma vive reconnaissance.

Je t'apporterai sur l'histoire naturelle des choses auxquelles tu ne t'attends pas. Je crois toucher de fort près au *comment* de l'organisation. Tu contempleras avec joie ces manifestations, je ne dis pas ces « fulgurations » de notre Dieu, et tu me diras qui d'entre les anciens et les modernes a trouvé, a pensé la même chose, l'a considérée du même côté ou d'un point de vue peu différent.

Souvenirs du mois d'août.

C'est au commencement de ce mois que mûrit chez moi le projet de passer l'hiver suivant à Rome, et dès que j'en eus informé mes amis, une nouvelle époque commença pour moi. La chaleur toujours croissante modéra mon activité et lui donna une direction particulière. Elle nous faisait rechercher les grandes salles dans lesquelles on pouvait passer le temps d'une manière utile en goûtant le repos et la fraîcheur. La chapelle Sixtine nous en offrait la plus belle occasion. L'admiration pour Michel-Ange venait de se réveiller chez les artistes, et c'était la mode de disputer lequel, de lui ou de Raphaël, avait le plus de génie. La préférence pour l'illustre Florentin passa des artistes aux amateurs, et ce fut justement alors que Bury et Lips furent chargés de faire pour le comte Friess des copies à l'aquarelle dans la chapelle Sixtine. Le concierge fut bien payé; il nous laissait entrer par la porte de derrière à côté de l'autel, et nous restions là autant qu'il nous plaisait. Nous ne manquions pas d'apporter quelques vivres, et je me souviens qu'un jour, accablé par la chaleur, je fis la méridienne dans le fauteuil du pape. Les têtes et les figures intérieures du tableau d'autel auxquelles on pouvait atteindre avec une échelle furent soigneusement calquées, d'abord avec de la craie blanche sur crêpe noir, puis avec de la craie rouge sur de grandes feuilles de papier.

Comme l'attention s'était reportée sur les anciens maîtres, on glorifia également Léonard de Vinci, et j'allai voir avec An-

gélique dans la galerie Aldobrandini son célèbre tableau du Christ au milieu des Pharisiens.

L'exposition de l'académie française produisit, à la fin du mois, une grande sensation. Les Horaces de David avaient fait pencher la balance du côté des Français. Tischbein fut engagé par là à entreprendre son Hector, qui appelle Paris au combat en présence d'Hélène. Drouais, Gagnereaux, des Mares, Saint-Ours, soutiennent la renommée des Français, et Boguet se fait une bonne réputation comme peintre de paysage dans le genre du Poussin.

Tandis que le sculpteur Trippel modelait mon buste, j'engageai avec lui dans son atelier des conversations fort agréables et instructives, qui répondaient directement à mes désirs et à mon but. Je ne pouvais guère parvenir autrement à l'étude de la figure humaine et à la connaissance de ses proportions, soit comme canon, soit comme caractère anomal. Ce moment fut doublement intéressant, parce que Trippel eut connaissance d'une tête d'Apollon, qui était restée jusqu'alors inaperçue dans le musée du palais Giustiniani. Il la tenait pour un des plus nobles ouvrages de l'art, et se flattait de pouvoir l'acheter, ce qui n'eut pourtant pas lieu. Cet antique est devenu célèbre depuis, et il a passé plus tard à Neufchâtel dans les mains de M. de Pourtalès.

Mais celui qui s'est une fois risqué sur la mer est déterminé par les vents et les flots à diriger sa course tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et c'est aussi ce qui m'arriva. Berschaffeldt ouvrit un cours de perspective où l'on se rassemblait le soir; une nombreuse société suivait ses leçons et les mettait aussitôt en pratique. C'était pour le mieux, parce qu'on apprenait le nécessaire et rien de trop.

On aurait bien voulu m'arracher à cette contemplation paisible, active, occupée; notre malheureux concert avait fait beaucoup causer dans cette Rome, ou les commérages du jour sont chose coutumière comme dans une petite ville. L'attention s'était portée sur ma personne et mes ouvrages. J'avais lu à quelques amis *Iphigénie* et d'autres choses encore. On en avait aussi parlé. Le cardinal Buoncompagni désirait me voir; mais je persistais à me renfermer dans ma solitude bien connue, et

cela m'était d'autant plus facile, que le comte Reiffenstein soutenait obstinément que, puisque je ne m'étais pas fait présenter par lui, aucun autre ne pouvait le faire. Cela m'arrangeait fort bien, et j'invoquais son autorité pour me tenir dans la retraite, comme je l'avais résolu et déclaré.

Rome, 1^{er} septembre 1787.

Aujourd'hui je puis dire qu'*Egmont* est achevé. Jusqu'à présent j'y avais toujours travaillé çà et là. Je l'envoie par Zurich, parce que je désire que Kayser consente à composer des entr'actes et toute la musique qui peut être nécessaire.

J'avance dans l'étude des arts; mon principe cadre partout et me donne la clef de tout. Tout ce que les artistes ne découvrent qu'avec peine et en détail se révèle à moi librement et d'un seul coup. Je vois maintenant combien de choses j'ignore, et la voie est ouverte de tout savoir et de tout comprendre.

La doctrine de Herder sur Dieu a fait à Moritz beaucoup de bien. Elle a fait, dit-il, époque dans sa vie. Elle a gagné son cœur. Mes conversations l'avaient préparé, et il s'est tout d'abord embrasé comme du bois sec.

Rome, 3 septembre 1787.

Il y a aujourd'hui une année que j'ai quitté Carlsbad. Quelle année! Et quelle époque date pour moi de ce jour, anniversaire de la naissance du duc, et, pour moi, premier jour d'une vie nouvelle! Je ne puis maintenant calculer ni pour moi ni pour les autres le parti que j'ai tiré de cette année. Le temps viendra, j'espère, elle viendra, l'heure favorable, où je pourrai faire avec vous la somme de tout cela.

Je suis revenu à l'Égypte. J'ai visité quelquefois, ces derniers jours, le grand obélisque, qui est encore gisant dans une cour, brisé, au milieu des décombres et de la boue. C'était l'obélisque de Sésostris, érigé à Rome en l'honneur d'Auguste, il servait de style au grand cadran solaire tracé sur le sol du champ de Mars. Ce monument, plus ancien et plus admirable que beaucoup d'autres, est maintenant couché et mutilé, dégradé en quelques parties, vraisemblablement par le feu. Il est là cependant, et les parties saines sont aussi bien conservées

que si elles étaient d'hier; elles sont, dans leur genre, du plus beau travail. Je fais mouler en plâtre un sphinx de la pointe et des figures de sphinx, d'hommes et d'oiseaux. Il faut posséder ces trésors inestimables, d'autant plus que le pape veut, dit-on, faire ériger l'obélisque, et que les hiéroglyphes se trouveront ainsi hors d'atteinte. J'en ferai autant des plus beaux ouvrages étrusques. Je modèle maintenant ces objets en argile, pour me les approprier parfaitement.

Rome, 5 septembre 1787.

Je ne passerai pas ce jour sans écrire, car c'est un jour de fête pour moi. *Egmont* est décidément achevé. J'ai écrit le titre et les personnages; j'ai comblé quelques lacunes que j'avais laissées. Je songe d'avance avec joie au moment où vous le recevrez et où vous le lirez. J'ajoute à mon envoi quelques dessins.

Rome, 6 septembre 1787.

J'avais résolu de vous écrire longuement et de vous dire mille choses dans ma dernière lettre, mais j'ai été interrompu et je vais demain à Frascati. Cette lettre partira samedi. Voici cependant quelques mots d'adieux. Vous jouissez probablement du beau temps que nous avons sous ce ciel plus pur. J'ai toujours de nouvelles pensées, et, comme les objets qui m'environnent sont d'une variété infinie, ils éveillent chez moi tantôt une idée, tantôt une autre. Tout converge par plusieurs voies vers le même point, et je puis dire que je vois désormais clairement où tendent mon esprit et mes facultés. Faut-il devenir si vieux pour avoir seulement une idée un peu claire de ce qu'on est? Ce n'est donc pas uniquement aux Souabes qu'il faut quarante ans pour devenir sages!

J'apprends que Herder n'est pas bien, et cela m'inquiète; j'espère recevoir bientôt de meilleures nouvelles. Pour moi, je suis toujours bien d'esprit et de corps, et je crois pouvoir me flatter d'une guérison radicale. Tout m'est facile, et je me sens quelquefois animé d'un souffle de jeunesse. *Egmont* part avec cette lettre, mais il arrivera plus tard, parce que je l'envoie par les messageries. Il me tarde beaucoup de savoir ce que vous en direz. Il serait bon peut-être de commencer bientôt l'impression. J'aimerais que cette pièce arrivât tout d'abord